Paule du Bouchet

# Je vous écrirai

Gallimard scripto

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Scripto

Extrait de la publication

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2013, pour le texte.

Extrait de la publication

Paule du Bouchet

# Je vous écrivai

Gallimard

# Première partie

# MALIA

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Septembre 1955.

Malia était un peu perdue. Elle s'était assise sur le lit et restait immobile, ne sachant que faire d'elle-même. Vide de Gisèle, le logement paraissait froid et étranger.

Elle avait posé sa petite valise en cuir bouilli sur une chaise et s'était mise à attendre, comme si attendre était une action. Une contenance qui aurait animé le désert de ces deux pièces terriblement hostiles. Comme si faire autre chose que ne pas bouger risquait de réveiller quelque puissance maléfique, tapie dans l'ombre.

D'un coup, sa nouvelle vie l'écrasait, se dressait devant elle de toute sa hauteur. Et en même temps un sentiment nouveau, de grande solitude, d'abandon et de peur devant l'inconnu. Dieu sait pourtant



Extrait de la publication

qu'elle l'avait voulue, cette vie-là, et combien elle en avait rêvé. Simplement, elle n'avait pas prévu que les choses commenceraient ainsi, dans le silence.

Gisèle aurait dû l'attendre. Elle avait écrit qu'elle serait là. À son arrivée rue Guisarde, la concierge l'avait hélée dans le couloir :

– Vous êtes Malia ? Mademoiselle Gisèle a laissé la clef pour vous. Elle a dit que vous vous installiez.

Et de la loge, une odeur fétide, de vieux chat et de renfermé, l'avait désagréablement assaillie. Elle avait pensé à sa mère. Une fois montée, elle s'était assise et avait été prise de cette immobilité paralysante.

Elle attendit un long moment, décida finalement de sortir en emportant la clef, n'osa pas fermer la porte à double tour de crainte de ne pas savoir la rouvrir. Dehors, l'air était étouffant. Il avait fait très chaud tout l'été. Place Saint-Sulpice, les marronniers étaient déjà grillés. Malia s'assit sur un banc côté rue des Canettes, n'osant traverser vers la fontaine. Les rues étaient passantes, trop de voitures, beaucoup de monde. Le genre de monde que Malia ne connaissait pas. Des femmes à robes fleuries, tailles ceinturées, avec d'élégants sacs à main, des hommes tête nue, à larges pantalons de flanelle, marchant d'un pas élastique, aisé. Des couples enlacés, vibrant d'amour et de soleil, s'embrassant



Extrait de la publication

en public sans aucune gêne. D'autres visages que ceux auxquels elle était habituée depuis l'enfance. L'autobus 63 marqua l'arrêt devant le *Café de la Mairie*, Malia regarda les gens descendre et monter, le receveur tira sur la chaîne, la sonnette tinta deux fois et l'autobus démarra lourdement, en ronflant de tout son capot bronchiteux. 3 h 40, elle décida d'attendre encore, jusqu'à 4 heures.

Elle était bien venue deux ans auparavant à Paris, en sortie scolaire. On avait visité la tour Eiffel et vu toute la ville depuis le premier étage. Grisant et effrayant. Mais on était haut, Paris semblait loin et petit comme le jeu de Monopoly auquel Gisèle l'avait un jour initiée, il y avait des années de cela, du temps de Chartres. Aujourd'hui, ce n'était plus le petit Paris qu'on peut embrasser d'un regard, qui émeut comme un enfant par son innocence. C'était un monstre, une bête tentaculaire et envahissante. Elle était revenue une autre fois, aussi, juste avant l'été avec sa mère, pour voir le logement et le quartier. Elles avaient pris l'autobus 21 à la gare du Luxembourg et visité la Samaritaine. Angèle avait acheté un flacon d'eau de Cologne pour Gisèle, pour remercier. Malia avait été plus effrayée par le monde qu'émerveillée, comme sa mère, par la traversée du Pont-Neuf au soleil, la circulation des péniches et la statue d'Henri IV qu'elle avait pourtant trouvée grise



Extrait de la publication

et sale. Gisèle les attendait comme convenu dans le square du Vert-Galant. Pour y descendre, il fallait emprunter un escalier raide et encaissé qui sentait l'urine. Malia s'était sentie mal à l'aise. Angèle ne cessait de commenter tout ce qu'elle découvrait, ça l'avait irritée, la pensée lui était venue que sa mère était « province », et elle gardait une impression désagréable de cette première visite à l'appartement de la rue Guisarde. C'était un deuxième étage donnant sur la rue et sur une cour minuscule, juste assez grande pour loger deux jardinières d'impatiens blanches qui ne l'éclairaient guère pour autant. Malia avait trouvé les rues étroites et malodorantes, rue Dauphine, des poubelles en tôle débordantes, des tas de détritus dans le caniveau, rue Princesse, des clochards avinés, des façades miteuses, du linge aux fenêtres, qui ne collaient pas avec le nom de la rue. Rue Grégoire-de-Tours, il y avait des bars louches, des restaurants trop bruyants, des hommes et des femmes au regard effronté qui lui faisaient baisser les yeux. Malia était restée silencieuse et tendue. Gisèle avait servi du sirop de menthe et des gâteaux secs, elle avait fait mine de ne s'apercevoir de rien et Malia lui en avait su gré.

Ensuite, Malia avait passé l'été à se demander si sa décision de quitter Bures-sur-Yvette, la maison de ses parents, de faire des études, d'accepter la proposition

de Gisèle d'habiter toutes les deux ensemble dans le petit appartement prêté par sa tante à Paris, était la bonne. Si elle serait « à la hauteur », assez forte, assez mûre. Contre les émotions, les inquiétudes qui l'assaillaient, elle avait mobilisé toute sa raison, toutes les raisons. Oui, il fallait partir, quitter Bures, étudier puisque c'était dans l'étude que quelque chose en elle s'apaisait. Puisque, il fallait bien le reconnaître, lorsqu'elle lisait, écrivait, réfléchissait, elle se sentait bien, tellement mieux que nulle part ailleurs. Tellement mieux que dans sa chambre de jeune fille, à Bures. Au demeurant si peu sa chambre, cette chambre arrangée par sa mère pendant toutes ces années de pension où Angèle n'avait fait que décorer selon son goût un lieu vide d'elle, de Malia. Avec des napperons au crochet, des bibelots de foire, des montagnes de coussins brodés de cœurs, aux couleurs criardes. Et des cadres tarabiscotés contenant des photographies de Malia enfant, à 2 ans, 3 ans, 4 ans, et ainsi de suite jusqu'à 10. La veille de ses 11 ans, Malia, contrainte malgré un refus énergique, d'aller quand même chez le photographe qu'on surnommait, Dieu sait pourquoi, « Belphégor », avait fait de telles grimaces devant l'objectif qu'aucune photo n'avait été utilisable. Le rite annuel avait été abandonné à la grande tristesse d'Angèle. Sur le mur tapissé de papier peint façon « Grand Siècle »,

version bon marché, il y avait donc neuf fois Malia. Neuf portraits de petite fille modèle. Neuf de trop, pensait Malia.

Quand elle arrivait de la pension chez ses parents, le samedi après-midi, cette chambre lui semblait occupée par un fantôme, entièrement créée par sa mère. Un fantôme de fille qui n'était pas elle, Malia. Elle était soulagée de repartir pour Palaiseau le dimanche soir et de retrouver l'anonymat rassurant des Petits Oiseaux, pleins de jeunes filles « comme il faut », qui ne lui ressemblaient pas forcément, mais qui parfois lui paraissaient moins étrangères que son propre foyer.

Ce premier été après le baccalauréat de philosophie, elle le consacra à se convaincre de tout ce qu'elle avait ressenti et décidé durant les cinq années de pension : dès qu'elle frôlerait l'âge adulte, elle partirait. Faire des études, ailleurs. En classe de seconde, elle s'en était ouverte à son amie d'enfance, Gisèle, de trois ans plus âgée, qui passait son deuxième bachot cette année-là et à qui sa tante Édith proposait d'habiter Paris, dans le petit appartement qu'elle possédait au Quartier latin. « Tu viendras habiter avec moi, avait aussitôt dit Gisèle. Nous ferons nos études à la Sorbonne ! Tu verras comme nous serons bien ! » C'était grisant. Malia s'était accrochée à cette idée.

La tante Édith était venue de Chartres passer les deux premières années à Paris avec sa nièce. Loin de toute sa petite société de notables chartrois, elle s'y était terriblement ennuyée. Gisèle avait commencé de vagues études d'anglais pour être traductrice ou interprète, puis avait décrété un jour qu'elle voulait être actrice de théâtre, peut-être même de cinéma. C'était ça dont elle rêvait, Gisèle, le cinéma, depuis qu'elle avait vu *Vacances romaines*, au Central, à Palaiseau, un dimanche de sortie avec les filles de la pension. Ensuite, pendant toute une année, elle s'était coiffée comme Audrey Hepburn, avec une queue-de-cheval haute et une frange. La tante Édith avait désapprouvé la coiffure qui faisait mauvais genre – « et pourquoi pas du fard à paupières et des bas, tant que tu y es ! » – et s'était vigoureusement récriée quant au projet. Actrice, ce n'était pas une situation pour une jeune fille, d'ailleurs on avait d'autres idées pour la suite, un jeune homme de Chartres, très bien de sa personne, une famille très correcte, des pharmaciens, plus tard Jean-Yves reprendrait la pharmacie, c'était déjà décidé. L'oncle s'était fendu d'un long courrier à sa nièce, bien tourné parce qu'il était notaire et connaissait les formes. Rien n'y fit. Gisèle fit la grimace à la seule évocation du jeune Jean-Yves et s'inscrivit dès le lendemain au Cours de René Simon, dans le VII^e^ arrondissement. Les cours



Extrait de la publication

se terminaient souvent tard et il fallait s'en revenir seule, à la nuit tombée. La tante Édith en fit une maladie, mais Gisèle l'emporta. Elle était obstinée comme une mule et ils ne savaient rien lui refuser. Au final, elle obtenait toujours ce qu'elle voulait. Elle obtint même de son oncle et de sa tante qu'ils lui paient ces études-là.

À la rentrée 1955, Gisèle venait d'atteindre sa majorité, 21 ans, Malia allait sur ses 18 ans, elle était bachelière, avec mention très bien. En désespoir de cause, tante Édith était retournée à Chartres auprès de son notaire de mari, et l'accord passé entre les deux jeunes filles lors d'une lointaine récréation commune à la pension se concrétisait. Elles étaient « étudiantes à Paris ». Elles s'installaient ensemble.

Les parents de Malia avaient calculé très exactement ce que leur coûtait leur fille à nourrir et lui donneraient l'argent correspondant au centime près. Le logement était gratuit, à midi, il y avait le restaurant universitaire. Angèle confectionnait tous les vêtements et ravaudait même les « échelles » des bas contre lesquels Malia avait, dès la sortie de la pension, troqué ses socquettes. C'est avec l'assurance que ce changement de vie ne coûterait rien qu'Angèle et Matteo avaient finalement consenti à ce départ, lequel fendait le cœur de la mère et donnait des ailes à la fille.



Extrait de la publication

Comme Malia repassait devant la loge, la concierge lui fit signe du menton que Gisèle devait être là-haut. Malia monta quatre à quatre les quelques volées de marches usées en leur centre. En arrivant sur le palier, son cœur bondit. La porte était entrouverte.

Malia se jeta dans les bras de Gisèle. Toutes les inquiétudes étaient envolées. Paris était une fête. La vraie vie commençait.

*

*Angèle à Malia*

*Bures, 5 septembre 1955*

*Ma petite fille,*

*Ça fait de la peine, que tu sois partie. J'ai peur que tu oublies tes parents. Et moi, je ne suis pas à l'aise d'écrire, comme tu sais. Ton père encore moins. Il va bien. Il y a des prunes au jardin. À Paris, il fait beau aussi, j'espère. Si je viens, il faudra venir me chercher au train, autrement je me perdrai. As-tu cousu les rideaux, il faut y mettre double couture, sinon ça ne tiendra pas. La maison est bien vide. Enfin, grâce à la poste, nous pourrons s'écrire souvent. Meilleures affections de*

*Ta mère*

*Malia à Angèle*

*8 septembre 1955*

*Chère maman,*

*Tu ne dois pas être triste. Si tu voyais comme je suis bien installée ! Nous venons de passer notre première nuit dans notre « chez nous ». J'ai hâte que tu viennes nous y rendre visite ! Hier au soir, nous avons cousu les rideaux pour nos deux fenêtres avec le tissu à grosses fleurs et nous les avons accrochés. Ça fait un effet ! Nous avons chacune une table qui nous sert de bureau, Gisèle a celle de la chambre, moi celle de la cuisine. En réalité, je crois que j'aurai davantage que Gisèle besoin d'une table qui ne serve qu'au travail (et non aussi à manger). J'ai hâte d'être au 1er octobre et que les cours commencent à la Sorbonne. Je sais bien ce que vous pensez : que la philosophie, ça ne sert à rien et surtout pas à se marier, mais je n'ai pas l'intention de me marier tout de suite ! Et je suis bien décidée à vous montrer que mes études serviront à quelque chose ! J'ai une petite appréhension pour les examens oraux (nous en aurons dès cette année) à cause de mon problème de timidité que tu connais. On verra bien ! En attendant, je cherche un emploi comme garde d'enfants, j'ai bon espoir, il paraît que ce n'est pas difficile à trouver.*

*Je t'embrasse très fort ainsi que papa,*

*Malia*



Extrait de la publication

*Malia à Angèle*

*2 octobre 1955*

*Maman chérie,*

*Je suis heureuse, si tu savais ! J'ai eu hier mon premier cours. Je suis « étudiante en philosophie » à la Sorbonne ! Nous sommes dans un immense amphithéâtre tout en bois, avec des peintures au plafond, rempli d'étudiants, très intelligents et passionnés et gais. Ça blague, là-dedans ! Imagine juste cette scène, tu la regardes de haut comme si tu étais perchée dans ce beau plafond justement, tu entends la voix magique du professeur qui nous parle à nous, tous ses étudiants de première année, et même si tu ne comprends pas ce qu'il dit (rassure-toi, nous sommes nombreux à ne pas comprendre !), tu es fière de ta fille ! Je te laisse, j'ai beaucoup de choses à lire.*

*Je t'embrasse de tout mon cœur,*

*Ta fille chérie*

*Angèle à Malia*

*15 octobre 1955*

*Ma petite fille,*

*Je vois bien que tu es contente, c'est ce qui compte. Pour ce que tu me dis du plafond et tout le reste, je n'y comprends rien, mais je vois que tu profites. Mais comme tu sais, nous nous faisons du souci. Mais tu en as toujours fait à ton idée. Ton père dit que ce que tu*



Extrait de la publication

*études, ça sert à rien, comme tu sais. Il faut bien que tu réussisses pour trouver un bon travail, sinon ton père, il me le pardonnera pas. C'est important pour l'entente de la famille, que tu réussisses. La Zette, elle est toute molle, il faut aller au vétérinaire, mais c'est cher.*

*Bons baisers de*

*Ta mère*

*Malia à Angèle*

*21 octobre 1955*

*Ma chère maman,*

*J'ai trouvé un emploi dans une famille à deux pas de la Sorbonne, à côté de la gare du Luxembourg, c'est pratique pour le train de Bures. Et ça soulagera bien mes petites dépenses. La maman est passionnée de littérature et le papa est journaliste. Des gens charmants. Je n'ai pas été trop intimidée la première fois, ce qui est très bon signe. Enfin, juste un peu, mon cou était rouge, mais la maman m'a mise bien à l'aise. Je dois chercher la petite fille à la sortie de l'école et il y a aussi un petit garçon d'un an. Avant-hier, la mère m'a invitée à prendre le thé avec elle à son retour du travail, et nous avons parlé pendant presque une heure. De quoi, imagine-toi ? Du travail des femmes (elle fait des traductions de l'anglais et du russe et elle travaille aussi dans une bibliothèque), elle pense que les femmes doivent étudier, travailler et*



Extrait de la publication

On lit plus fort .com

Le blog officiel des romans Gallimard Jeunesse. Sur le web, le lieu incontournable des passionnés de lecture.

ACTUS

AVANT-PREMIÈRES

LIVRES À GAGNER

BANDES-ANNONCES

EXTRAITS

CONSEILS DE LECTURE

INTERVIEWS D'AUTEURS

DISCUSSIONS

CHRONIQUES DE BLOGUEURS...

Extrait de la publication

Paule du Bouchet

*Je vous écrirai*

Etudiante dans un café parisien, 1963. Détail
d'une photo de Paul Almasy,
© Paul Almasy / akg-images

Cette édition électronique du livre *Je vous écrirai*
de Paule du Bouchet a été réalisée le 18 avril 2013
par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en avril 2013 par L.E.G.O. Spa - Lavis (TN)
(ISBN : 978-2-07-065248-8 - Numéro d'édition : 250341).

Code sodis : N54916 – ISBN : 978-2-07-502940-7
Numéro d'édition : 250343

Extrait de la publication